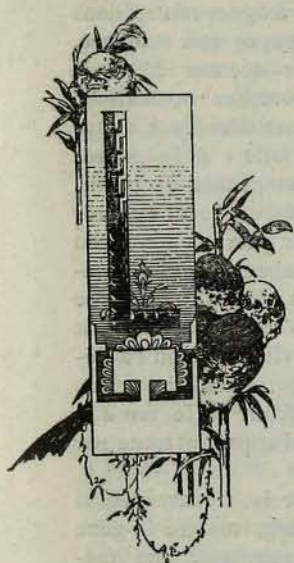




LES DEUX FILLES DE JOSEPH DE MAISTRE

SUITE ET FIN



ES femmes, dit-il, n'ont rien inventé, fait aucun chef-d'œuvre dans aucun genre, « mais elles font quelque chose de plus grand que tout cela, c'est sur leurs genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent en ce monde : un honnête homme et une honnête femme... Faire ton frère, ce n'est pas le mettre au monde et le poser dans son berceau, c'est en faire un brave jeune homme qui croit en Dieu et n'a pas peur du canon.

« Le mérite de la femme est de régler sa maison, de rendre son mari heureux, de le consoler, de l'encourager et d'élever ses enfants, c'est-à-dire de faire des hommes... ce que les femmes font mieux que nous. »

Les partisans comme les adversaires de l'instruction étendue pour la femme ont abusé des célèbres lettres à Constance, pour traiter Joseph de Maistre en défenseur de l'ignorance. Cependant, il déclare positivement le contraire. Lorsque sa fille, piquée au jeu, lui demande pourquoi les femmes seraient condamnées à la médiocrité, il riposte : « Tu me demandes en cela la raison d'une chose qui n'existe pas et que je n'ai jamais dite. » Les femmes ne sont pas condamnées à la médiocrité, elles peuvent même prétendre au sublime, mais au sublime féminin. » Et comme il aime par-dessus tout le paradoxe, la taquinerie, il s'amuse à stimuler les petites colères de Constance en donnant à sa pensée une forme plaisamment irrév-

rencieuse. Son objection véritable — et celle qu'on trouverait au fond de beaucoup d'autres discours sur cette question — se trahit dans le mot qui lui échappe : « — Une coquette est plus facile à marier qu'une savante, car, pour épouser une savante, il faut être sans orgueil, ce qui est très rare ; au lieu que pour épouser la coquette, il ne faut qu'être fou, ce qui est très commun. » Malgré cette raison peut-être insuffisante pour décider les femmes à se maintenir dans une charitable infériorité, M. de Maistre reconnaît « que le goût et l'instruction sont leur domaine ». Il veut seulement qu'elles évitent de faire de la science ou de l'art leur but et leur carrière, ce qui reste juste pour bon nombre d'entre elles et l'était plus encore à l'époque où il écrivait. Le champ qu'il leur ouvre est somme toute assez vaste : « la belle littérature, les moralistes, les écrivains » ; ce philosophe n'interdit pas non plus à ses filles la *bonne philosophie*. En un mot, « comprendre ce que font les hommes », autrement dit ces chefs-d'œuvre que l'esprit des femmes, par sa nature, en effet, plus pénétrant que créateur, est, d'après lui, incapable de produire. Mais quelle préparation suppose déjà ce rôle de public intelligent, nécessaire aux grandes œuvres, que de Maistre leur assigne et dont beaucoup d'hommes — les génies étant rares — doivent se contenter, dont beaucoup, précisément par défaut de souplesse d'esprit, par spécialisation excessive, demeurent à jamais exclus. Et, quand Joseph de Maistre, tout jeune père, se déclarait par avance malheureux si sa fille, dans l'avenir, « n'aimait pas le voyage de Meillerie, le *berger* de Thompson, les *grandes herbes* de Werther et les colonnes doriques », il exigeait d'elle, malgré ce choix qui porte un peu trop sa date, mais signifiait pour lui la com-



préhension et l'amour du Beau, dans la nature, la poésie et l'art, un développement intellectuel qui peut, en effet, suffire à la plupart des femmes pour élever leur pensée et éclairer leur vie.

Puis, comme on n'est jamais logique, après avoir raconté à Constance l'histoire de M^{lle} Agnesi, célèbre mathématicienne qui, professant dans une université d'Italie, « belle, riche, admirée, jeta un beau matin plume et papier, renonça à l'algèbre et se précipita dans un couvent où elle n'a plus dit que l'office jusqu'à sa mort », le comte de Maistre se fait le soir « traîner chez quelque dame », car il donne toujours la préférence à leur société sur celle des hommes, d'autant que d'après lui « aucune affaire de ce monde, bonne ou mauvaise, ne se fait sans elles » et près de la table à thé de M^{me} Swetchine, entouré des femmes les plus remarquables du monde russe, il cause comme il aime causer, abordant les sujets les plus sérieux, semant pour cet auditoire féminin ses idées étincelantes, ses mots « qui font le tour de la ville ».

VII

Pourtant, la séparation lui demeurait âprement douloureuse : « — Un, deux, trois, quatre, cinq, six ans ! Ah ! mon Dieu ! que c'est terrible ! Adieu, mon Adèle ! » Il avait près de lui son frère Xavier, émigré en Russie et qui, protégé par le tzar, s'y maria richement, son fils Rodolphe qu'on lui avait envoyé comme secrétaire, celui-là tout à fait « Madame Prudence » à laquelle son père reportait justement les louanges qu'on faisait de lui, ayant à dix-sept ans les manières d'un homme de trente, brave, instruit, sérieux, intelligent comme tous les Maistre, linguiste né comme ses sœurs, « le meilleur latiniste de l'armée russe » où l'avait accueilli la bienveillance impériale. Sa présence, ses succès étaient pour le comte une joie continuelle qui se transforma en angoisses, malgré l'héroïsme de ses conseils, lorsqu'il fut question de Friedland et plus tard de Borodino. En lisant les bulletins meurtriers, ignorant si son fils était vivant ou mort, Joseph de Maistre pensait aux chères absentes que rien ne pouvait lui remplacer et dont il partageait de loin les émotions à une époque où les lettres n'arrivaient guère.

N'en pouvant plus, le chargé d'affaires indigent s'adresse au roi qui l'oublie : « Je prendrai l'appartement le plus modeste, vivrai de la manière la plus retirée, je n'oublierai rien pour diminuer ma dépense qui cependant passera nécessairement ce qu'elle est aujourd'hui... C'est le père qui pousse quelques cris ; le sujet s'est toujours tu ! »

Cette émue prière n'est pas écoutée, les années s'écoulent, les lettres continuent à s'échanger sous de faux noms que la police napoléonienne, cauchemar de M^{me} de Maistre, a fini par percer à jour ; aussi sont-elles parfois interceptées.

Le comte reste des mois sans nouvelles. Constance avait dix-sept ans ; une fièvre de connaître enfin son père s'était emparée d'elle. Elle lui écrivit, suppliant, insistant, dévoilant son petit projet : traverser l'Europe, seule, s'il le faut, ne l'effraie pas. Près de lui, elle attendra la réunion complète de la famille, elle lui épargnera un secrétaire. Le C^{te} de Maistre dut faire un grand effort de raison pour répondre par un refus à cet élan de tendresse : « Mille fois j'ai parlé à ta mère du plaisir que j'aurais de former ton esprit, de t'occuper pour ton profit et pour le mien, car tu pourrais m'être fort utile.... tu crois peut-être que je prends mon parti sur cette abominable séparation, jamais et jamais ! » Le découragement le plus profond l'envahit : « Une fois peut-être j'aurai habité trente ou quarante ans sur la terre avec une fille que je ne connaîtrai pas. » Il ne fallut rien moins que la chute de Napoléon pour permettre à cette famille désolée de se reformer. Le roi de Sardaigne, rentré dans ses états, put un peu mieux payer son ministre. Il se trouva des gens pour accuser M^{lles} de Maistre de « vouloir se promener », mais le voyage de Pétersbourg fut chose décidée. La sage Adèle, elle-même, « devenait folle » à la pensée qu'un obstacle pouvait les empêcher de partir. Rodolphe, le jeune chevalier-garde, reçut du czar un congé pour aller chercher mère et sœurs en Italie. Dès lors, on eut « le bonheur d'être malheureux ensemble ». Constance vit enfin ce père dont elle avait tant rêvé, qu'elle ne connaissait que par ses portraits, elle le vit tel qu'on l'a dépeint, avec sa physionomie sévère, assez hautaine, « pareil à l'Etna, la neige au front et le feu à la bouche » et, dès lors, elle lui appartint toute par le cœur.

Pour ces jeunes filles dont la vie avait été si grave, le séjour de Pétersbourg, malgré la gêne d'une haute situation à soutenir avec une médiocre fortune, fut sans doute un enchantement. Leur père, très heureux de se laisser faire une douce violence, écrit à M^{me} Swetchine : « Je suis devenu par force un peu dissipé. Ce soir, je vais au bal. » L'accueil de la famille impériale, dont il était fort apprécié, fut des plus flatteurs : « Elles ont été traitées supérieurement par les deux grandes dames du logis » (les deux impératrices) à une fête de Péterhof.

Sans doute, le C^{te} de Maistre espérait achever sa vie tranquillement dans ce pays de son adoption, y marier ses filles, y jouir de la brillante carrière de son fils. Mais à cette époque, se produisit dans la haute société russe un mouvement marqué vers le catholicisme, dont ses ennemis se servirent pour lui aliéner la sympathie d'Alexandre I^{er}. C'étaient ses amies, la comtesse Rostopchine, M^{me} Swetchine, la princesse Galitzine qui se convertissaient ; on savait quelle grande part y avait eue l'influence de sa parole et de son exemple si ouvertement religieux.

L'expulsion des jésuites (1817) dont il était l'ami déclaré, acheva de rendre sa situation difficile à la cour de Russie. Il sollicita son rappel, bien que ce fût pour lui un déchirement. Alexandre agit royalement envers lui, se souvenant d'avoir goûté et réclamé ses conseils. Outre des dons généreux, le vaisseau le *Hambourg*, faisant partie d'une escadre qui ramenait en France les derniers prisonniers de la Grande-Armée, fut mis gracieusement à la disposition du comte de Maistre et il arriva à Calais le 20 juin 1817 avec sa famille.

VIII

Il voulut d'abord visiter Paris, le montrer à ses filles, y être présenté au roi Louis XVIII qui s'était servi de lui près du czar et le reçut « avec une extrême bonté ». Paris, même en si peu de jours, le frappa, malgré son tourbillon par « ce je ne sais quoi qui en fait la capitale de l'Europe. » Il y retrouva M^{me} Swetchine, venue s'y fixer quelques mois avant, emportant comme présent d'adieu de son amitié ce beau crayon de Vogel von Vogelstein, où la figure de M. de Maistre, vivante et fière, semble défier la vieillesse prochaine.

Puis, ce fut le retour en Savoie, au bout de vingt-cinq ans : « dans une espèce d'enchantement continu, environné de frères, de sœurs, de neveux, nièces, cousins, cousines, caressé, fêté, célébré, gâté, d'une manière inconcevable ». Ensuite, il alla attendre, plus d'un an, à Turin, qu'on voulût bien songer à lui. De sa fortune, il lui restait une terre de cent mille francs achetée, à l'aide d'un prêt, avec l'indemnité de confiscation de ses biens : « — Un très beau titre me donne le droit d'échauffer mon écusson par une dou- blure d'hermine, mais c'est tout. » — Sa fille, Constance, passionnée et vivante, comme lui-même dans sa jeunesse, ne pouvait admettre cette passive résignation. Toute injustice envers ce père, « sa gloire, sa divinité terrestre » l'exaspérait. Restée en Savoie, elle lui écrivait ardemment, voulant le décider à la lutte, il répondait, la traitant doucement de *follette* : « — Je ne dis pas que je me refuse à rien de ce qui se présentera naturellement, mais je suis sans passion, sans désir, sans inspiration, sans espérance. »

Au rude climat de Russie, Constance, heureuse, avait semblé se fortifier et s'épanouir ; elle s'était « donnée sans partage à son père dès qu'elle l'avait vu », se faisant sa compagne de tous les instants. Elle lui traduisait à haute voix les ouvrages philosophiques de Haller et, toujours enthousiaste d'étude, voulait entreprendre de les donner en français sous sa direction. Durant les dernières années de sa vie, Joseph de Maistre acheva et publia les « Soirées de Saint-Péters-

bourg » ; le livre « du Pape », d'autres écrits encore, commencés en Russie. Pour tout cela, Constance lui servit de secrétaire et de collaboratrice ; elle savait ses œuvres par cœur. Sans doute, c'était ainsi que M. de Maistre comprenait le rôle intellectuel de la femme ; ce rôle est assez beau, mais il faut avoir près de qui le remplir.

Cette fin de vie du comte de Maistre, encadrée de ses deux filles, Lamartine l'a peinte avec une beauté romantique qui détache merveilleusement le tableau sur un paysage de Savoie. Très jeune, alors, Lamartine était l'ami d'un neveu des Maistre, Louis de Vignet, qui l'emmenait fréquemment chez ses oncles, Nicolas, l'ancien colonel ou le chanoine André, dont M^{me} de Staël, sa fidèle amie, ne manquait pas jadis un sermon à Genève. Comme beaucoup d'âmes saintes, le chanoine avait gardé intactes sa gaieté et sa verve de jeunesse. Le grand frère Joseph amena chez lui sa famille plusieurs étés : « Le salon était en pleins champs..... une allée de hautes charmillles au fond du jardin de Servolex, allée élevée en terrasse, sur un vallon noyé de feuillages et de hautes vignes entrelacées aux noyers. Le comte de Maistre, tête de Platon gaulois, dessinait en rêvant des figures sur le sable, du bout de son bâton cueilli sur le Caucase. L'aînée de ses filles, pensive, silencieuse et recueillie, jouait non loin de nous sur le piano des airs mélancoliques de Scythie. Les fenêtres du salon ouvertes laissaient arriver les notes interrompues par le vent jusqu'à nous. Le chanoine de Maistre, figure socratique adoucie et sanctifiée par le génie chrétien, lisait son bréviaire dans une allée écartée du jardin..... La plus jeune des filles du comte de Maistre portait sur son front, dans ses yeux, sur ses lèvres, les rayons du génie de son père. C'était une fille du Sinaï, toute resplendissante des lueurs du buisson sacré, tout inspirée des doctrines théocratiques de la famille. Elle copiait les écrits de son père, elle écrivait, dit-on, elle-même des pages que sa modestie seule empêchait d'éclater d'un talent naturel à sa maison. Je n'ai jamais rien lu de cette jeune fille, mais son éloquence était visible, nerveuse et accentuée comme sa voix. L'inspiration religieuse ou politique dont elle était involontairement saisie la soulevait par moments du banc de gazon où elle était assise près de nous. Elle marchait en parlant sans s'apercevoir qu'elle marchait... Elle avait des pages de paroles alors emportées par le vent qui auraient été dignes des premiers penseurs et des premiers écrivains du monde. »

En 1818, le comte de Maistre reçut, enfin, une charge équivalant à celle de Garde des Sceaux et, ce qui lui tenait surtout à cœur, donnant à sa femme une haute situation à la cour. Sans sa famille, il n'eût pas accepté. Son frère André venait de mourir et, arrivé aux sommets de l'âge, il se

sentait détaché des intérêts humains. Mais l'intérêt des siens parlait. Son fils avait passé de l'armée russe dans l'armée sarde. Il sacrifia sa liberté. Un grand chagrin le poursuivait : celui de ne pas marier ses filles. Lorsque Constance, autrefois, lui écrivait qu'elle ne le quitterait jamais, il répondait avec un sourire attendri : « J'accepte avec beaucoup de plaisir toutes les choses aimables que tu me dis sur notre inséparabilité..... D'ailleurs, comme il y a peu de choses qui écartent les hommes autant que la science, tu prends le bon chemin pour n'être jamais obligée d'imposer silence à personne. »

A vieillir, cette résignation lui devint moins facile; il eût voulu se voir entouré de petits enfants. Le mariage de Rodolphe, qui devait seul continuer le nom illustre des Maistre, fut la joie de tous, et c'est à la jeune femme de son fils que le comte terminait une lettre par ce mot exquis de tendresse : « — Adieu, mes chers enfants, je vous serre avec mes vieux bras sur mon jeune cœur. »

Peu de mois après, ce grand chrétien qui passe pour le plus acerbé des écrivains et qui pratiqua toujours généreusement le pardon des injures, succombait presque subitement à une apoplexie (1821). Il sembla à sa femme et à ses filles que la terre s'effondrait; Constance, peut-être la plus frappée, écrivait ces mots douloureux : « Depuis plus de huit mois que sa santé déclinait visiblement, je ne pouvais me résoudre à le quitter un seul moment de la journée, je lisais, j'écrivais, je pensais pour lui, j'étais devenu son bras et même sa mémoire à l'égard des choses usuelles et coutumières qui ne pouvaient trouver place dans cette grande tête. Rien ne me paraissait impossible quand il s'agissait de le soulager en quelque chose, et l'envie de lui être utile doublait mes facultés. Maintenant, je ne sais plus que faire de tout ce que j'employais à son usage. L'âme de mon existence m'est ôtée. »

IX

Longtemps, M^{lles} de Maistre se consacrèrent à leur mère. La famille, très nombreuse, de leur frère acheva de remplir surabondamment leur vie, avec l'aide de cette haute culture intellectuelle et artistique qui sauvera toujours les femmes, et surtout les femmes isolées (M. de Maistre en convenait) de la mesquinerie et de l'étroitesse d'esprit, comme le don gratuit d'elles-mêmes peut seul les préserver de l'égoïsme. Pourtant, les filles de Joseph de Maistre se marièrent, tardivement, avec des hommes qu'eût choisis leur père. Adèle épousa M. Terray, ancien préfet de la Restauration, qui la laissa veuve au bout de peu d'années. Alors elle trouva place au foyer de son frère, auquel l'avait toujours liée une intime préférence. Disgrâces politiques, soucis d'éducation, maladies et morts d'enfants,

M^{me} Terray partagea fidèlement tout, les chagrins comme les joies; elle suivit son frère et sa belle-sœur d'Italie en Normandie où ils finirent par se fixer. On la voit faisant des lectures à ses nièces, aidant à former leur esprit, bien celui des Maistre, ainsi que le prouvent, à travers leur fervent mysticisme, les lettres de Xavérine, morte prieure du Carmel de Poitiers, que n'eût pas désavouées le grand aïeul. M^{me} Terray mourut en 1862, à Rome, la ville unique, que lui faisaient aimer à la fois sa piété et ses goûts d'art.

En 1833, Constance était devenue duchesse de Laval-Montmorency. Malgré les devoirs d'une grande situation, elle aussi voua à ses neveux une tendresse maternelle. Le duc de Laval, autrefois collègue et ami de M. de Maistre à Saint-Pétersbourg, consacrant sa belle fortune à des œuvres de bienfaisance, habitait le plus souvent son château de Borgo, dans une des pittoresques vallées bergamasques. Cette belle demeure de Borgo, pleine d'oiseaux chanteurs, fut pour les enfants du comte Rodolphe une seconde maison de famille. Le bon duc aimait à être entouré de leur jeunesse et l'on s'amusait beaucoup dans ce château où la vie était réglée comme dans un couvent. Leur oncle fit d'eux ses héritiers, leur confiant ses pauvres. L'auteur d'une étude sur le C^{te} de Maistre se rappelle avoir vu la duchesse de Laval visiter un de ses protégés, dans le collège où il était lui-même : une très grande dame, très imposante, malgré sa petite taille, un noble et pur visage, aux yeux jeunes sous les cheveux blancs, telle lui apparut la vive Constance des Lettres, gardant jusque dans une extrême vieillesse son activité d'intelligence, puisque nous la voyons, déjà fort âgée, écrire des lettres éblouissantes d'esprit et traduire pour sa nièce la Carmélite, l'office de saint Jean de la Croix, gardant aussi l'ardeur d'âme et de cœur, la « gloriomanie », dont son père, en les modérant, aimait les élans. « Elle allait dans la vie tête haute ». Cette mémoire illustre demeura son culte et quand fut publiée la Correspondance de Joseph de Maistre, un reflet de la gloire paternelle vint luire sur elle. Comme lui, elle aima la France, elle servit passionnément l'Eglise.

Cette « femme d'autrefois », nom qui lui fut spontanément décerné, lorsqu'elle mourut, en 1882, semble, en face de notre siècle, qu'elle vit se dérouler presque entier, personnifier l'esprit prophétique de son père et rien ne peut mieux achever de la peindre que ces derniers mots de Lamartine : « La fortune inattendue vint la chercher dans sa modeste obscurité. Je ne sais ce qu'elle aura fait de son génie, arme pour un homme, fardeau pour une femme. Je crois qu'elle l'aura changé en vertus, comme ses richesses en bienfaits. »

A. CHEVALIER.

FIN



PIERRE DE TOUCHE

SUITE



MARCIA éclata de rire.

— Aidez-moi... A votre tour, dit Luc d'un air pitoyable.

— Mon petit René, reprit Marcia d'un ton amusant de supériorité, on ne choisit pas toujours sa maison. Les pauvres habitent où ils peuvent; la vieille Nanon, qui a une si pauvre cabane, aime-rait mieux le Chêne-Vert, s'il lui était donné de témoigner ses préférences...

— Très bien! De grâce, continuez.

— Ces gens, très pauvres et très malheureux, étaient

très bons. Ils recueillirent, un jour, une petite vieille femme qui semblait malade; ils lui donnèrent tout ce qu'ils possédaient, des pommes de terre cuites sous la cendre...

— Je les aime beaucoup quand elles sont bien dorées, interrompit gravement Georges.

— ... Et comme elle leur demandait de l'eau fraîche, ils firent un long chemin pour aller en puiser. Mais à leur retour, ils furent bien surpris de ne pas retrouver la vieille petite femme... Monsieur Luc, vous voilà sorti d'embarras, et en bonne voie pour reprendre...

— C'est dommage, vous contiez si bien!

— Oh! dites vite, cousin Luc, si c'est vous qui savez la fin! Qu'est-ce qu'ils virent?

— Une ronde de jeunes et jolies créatures comme ils n'en avaient jamais aperçu, dansant là, devant l'endroit où nous sommes. Elles étaient petites, minces, et si légères que leurs pieds ne courbaient pas les brins d'herbe.

— Mais il n'y avait pas d'herbe, interrompit René.

Marcia étouffa un rire malicieux.

— L'herbe poussait sous leurs pas, et c'était là le merveilleux, dit Luc d'un air de triomphe. Partout où leurs petits pieds se posaient, les petites pointes du gazon perçaient la terre, et l'herbe s'étendait comme un tapis de velours. Leurs robes étaient de gaze brillante comme les ailes des

papillons, ou satinées comme les pétales des marguerites. Quand elles furent fatiguées, elles s'assirent, et la mousse se mit à croître autour d'elles. Le soleil dardait sur leurs têtes; l'une d'elles leva sa baguette d'ivoire, et l'ombre des arbres s'étendit au-dessus de la vallée.

— Quand elles souriaient, dit Marcia, les primevères sortaient de terre et blanchissaient le gazon comme des gouttes de lait...

— Les clochettes bleues et le muguet tintaient tout doucement, si doucement que les oreilles des fées pouvaient seules entendre leurs légers grelots, et sur les haies, les églantines brillaient comme des étoiles...

— Justement! l'une des fées se piqua à une de leurs épines, et une larme tomba de ses yeux; alors la fontaine jaillit avec un doux murmure, et jamais ne tarit...

— Bravo! s'écria Luc. Notre collaboration me paraît fort remarquable!

— Et les pauvres gens? demanda Georges.

— C'est juste, nous oublions la morale de l'histoire... Ils ne furent plus pauvres, les fruits et les fleurs remplissaient la vallée, les arbres ombrageaient leur demeure, l'eau coulait à leur porte, et les fées les protégeaient toujours parce qu'ils avaient été compatissants.

Les enfants, satisfaits, reprirent leurs jeux, et Luc regarda Marcia.

— Notre conte n'a-t-il pas un sens caché? demanda-t-il demi sérieusement.

— Oh! c'est à peine un conte! Si nous venions ici, au clair de lune, nous verrions danser les rayons comme une ronde de fées!

— Qu'est-ce qu'une fée?

Elle le regarda sans comprendre.

— Je pensais, dit-il, affectant de parler légèrement, que c'est la jeunesse, qui transforme en lieu de délices les sites arides et déserts, la jeunesse dont les sourires sont les fleurs de la vie, et dont les larmes mêmes peuvent être brillantes et fécondes.

Elle se mit à rire.

— C'est très poétique... Moi, je pensais que ceux-là ont encore une baguette féérique, qui possèdent la tendresse et la volonté... Ne sont-ce

pas là deux fées qui transforment tout autour d'elles et font jaillir les sources vives ?

— Oui, je le crois...

Elle fut surprise du ton dont il avait prononcé ces brèves paroles. Mais elle était bien loin de le comprendre et même d'attacher un sens à ce qu'elle venait de dire légèrement.

— Si vous voulez visiter les ruines de Lehon et de la Garaye, il faut vous hâter, dit Jean, tirant sa montre.

Et ils remontèrent en voiture, d'abord pour visiter Lehon et ses doubles ruines : sur la hauteur, le château jadis superbe, dont les tours féodales se perdent dans les éboulements de terre et les fouillis de plantes grimpantes ; dans le vallon, au bord d'un cours d'eau sinueux, les restes d'une abbaye bénédictine dont, à ce moment même, on relevait la chapelle, un arbre au feuillage épais servant de fond à la fenêtre de l'abside encore privée de vitrail.

Après Lehon, ce fut la Garaye, débris ravissant d'un petit château Renaissance, dont les délicates sculptures, envahies par le lierre et les ronces, joncheront d'ici peu le sol encombré de ruines.

Ils admirèrent ces restes, si près, hélas ! de disparaître : la tourelle à pans coupés qui reste debout, les vestiges de la chapelle ; puis ils s'assirent à quelque distance, là où l'avenue majestueuse dressait jadis ses arbres centenaires.

— Vous parliez tout à l'heure de contes de fées, dit M. de Laubly, mais la réalité est mille fois plus invraisemblable et plus merveilleuse. Connaissez-vous l'histoire de cette demeure, et du nom qui aurait dû l'illustrer et la conserver pour les siècles futurs ?

— J'avoue que c'est la première fois que j'entends prononcer le nom de la Garaye.

— Et un soldat grossier, mais heureux, et un barbouilleur de méchants écrits seront familiers aux générations à venir ! Ce que c'est que l'injustice humaine !... Il faut que Marcia vous dise cette histoire. Ceux qui ont vécu en ce lieu comptent certainement parmi ses héros favoris.

Luc regarda la jeune fille, dont le visage, tourné vers les ruines, était devenu grave, bien qu'animé d'une soudaine émotion.

— Au commencement du siècle dernier, ce château était habité par un mari et une femme, jeunes, brillants, riches, et, ce qui vaut mieux, tendrement unis. Ils possédaient tout ce qui charme la vie, et tout ce qui rend très doux le plus heureux mariage. Leurs goûts étaient les mêmes. M. de la Garaye avait la passion de la chasse, ses équipages étaient célèbres dans le pays ; il consacrait son temps à cet exercice avec une sorte de fureur, et sa femme, soit qu'elle partageât cette passion, soit qu'elle ne voulût point le quitter, était une intrépide amazone, et faisait l'admiration des hôtes brillants qui se succédaient au château. J'ai souvent, en ce lieu même où nous

sommes, cherché à me représenter les splendeurs de ces fêtes, de ces cavalcades, de cette vie de château où les délicatesses de l'esprit et de l'art devaient alterner avec les chasses brillantes, car la comtesse avait une voix charmante et peignait à ravir des miniatures. Un jour, dans ce ciel éclatant, un coup de tonnerre éclate. Un cher et proche parent meurt soudainement, sans avoir eu le temps de se préparer au suprême passage. Cette fin subite cause à ceux qui l'aimaient une impression profonde... Quoi ! la vie tient à si peu ! Et cette vie si courte, si peu sûre, est-il sage, est-il digne de la remplir d'objets frivoles ? Le comte de la Garaye, de réflexions en réflexions, arrive, par une implacable logique, à se demander pourquoi Dieu l'a mis en ce monde, et comment il y remplit sa mission. Ce n'était pas un homme à admettre les demi-mesures ; d'ailleurs, un souffle impérieux le pousse. Il se jette aux genoux d'un saint religieux, et lui exprime son ardent désir de changer de vie, de renoncer à la vaine et inutile passion dont il a été l'esclave, et de consacrer aux pauvres et son temps, et son immense fortune. Le religieux, tout en l'admirant, lui rappelle avec sagesse que son sort est lié à celui d'une autre, sans l'aveu de laquelle il ne lui est pas permis d'opérer dans son existence un si absolu changement. Il en convient, déclare qu'il s'en remet à la volonté de sa femme, et court lui ouvrir son âme... Elle fond en larmes... Ah ! il l'aime trop pour imposer à sa jeunesse de si durs sacrifices ! Mais non, il se méprenait, elle pleurait d'émotion, de bonheur et de gratitude... Elle aussi, au même moment, avait été pressée de la même grâce, du même généreux désir, et elle brûlait de l'aider à accomplir son dessein. Et le monde d'alors vit ce spectacle, que l'on nous disait avec raison être plus merveilleux qu'un conte de fées : d'un homme et d'une femme jeunes, riches, comblés de tous les dons, pris de la passion de la charité, renonçant au luxe, aux plaisirs, s'ensevelissant dans la retraite, bâtissant à leur porte des hospices pour les pauvres, les soignant de leurs mains, balayant leurs salles, remuant leurs lits, se surpassant eux-mêmes d'année en année ; — le comte étudiant la médecine, la chimie expérimentale, quittant sa solitude par intervalles pour aller chercher à Paris un surcroît de science, découvrant des remèdes, des méthodes dignes des éloges de l'Académie de médecine et des récompenses du roi ; — elle, acquérant une habileté incomparable dans le traitement de certaines maladies, notamment celles des yeux. Et, au milieu de cette vie, où les heures semblaient doubles pour leur activité, elle ne dépourrait pas son charme, elle trouvait encore le temps, quand un délassement s'imposait à elle, de chanter des cantiques et de peindre comme autrefois. Ils moururent à peu de distance l'un de l'autre, à un âge avancé, laissant des souvenirs, hélas ! trop fugitifs, car nulle misère morale ou physique n'é-

chappa à leur sollicitude... Même, ils comblèrent de tant de bienfaits des prisonniers de guerre anglais que la reine Anne, informée des anciens goûts de M. de la Garaye, lui envoya des chiens renommés de ses meutes, portant son nom royal sur des colliers d'or... Les hospices sont détruits, le château tombe en ruines, et après un nombre d'années relativement court, on a oublié le nom de la Garaye... N'est-ce pas ingrat ?

Il y avait sur les joues de la jeune fille deux belles larmes d'enthousiasme, et Luc se détourna un instant, peut-être pour cacher lui-même une émotion trop vive.

— C'est d'autant plus ingrat que de pareils faits sont une glorieuse exception, une chose admirable que ne verra probablement jamais notre siècle égoïste.

— Détrompez-vous, dit Lucie. Si un pareil héroïsme de charité est rare, il n'est pas sans exemple, même de nos jours, et je pourrais vous citer, non loin de nous, un château où l'on a renouvelé dans une certaine mesure les merveilles de la Garaye. Là, à la vérité, les intérêts d'une belle et nombreuse famille n'auraient pas permis le dépouillement absolu ; mais le comte de X..., saisi d'une noble passion pour les pauvres souffrants, a pris les grades nécessaires, le titre de docteur, pour avoir le droit de soigner et d'opérer gratuitement, dans une annexe bâtie par lui près de son château, les maladies d'yeux, et en particulier les cataractes ; et sa femme et ses filles l'aident dans ces soins charitables, comme le fit jadis la comtesse de la Garaye (1)...

— C'est beau...

Luc ne put rien dire de plus. Il resta quelques instants silencieux, puis reprit d'une voix plus basse, comme si le sol qu'il foulait l'animait d'un respect inconscient :

— Ce qui semble étrange autant qu'admirable, c'est qu'un homme disposé à embrasser un genre de vie si héroïque, loin de rencontrer de l'opposition chez une femme jeune et délicate, ne trouve en elle que sympathie et enthousiasme pour un dessein austère...

— C'est ce qui m'étonne le moins, dit vivement Marcia. Deux êtres qui s'aiment véritablement n'arrivent-ils pas à avoir en commun les mêmes idées, les mêmes sentiments, les mêmes enthousiasmes ? J'ai vu cent fois mon oncle et Lucie penser en même temps au même objet. Et s'il s'agit d'une grâce d'en haut, d'une inspiration providentielle, n'est-il pas doux de voir que Dieu la donne simultanément à ceux que lui-même a unis ?

Luc parut frappé.

(1) Ce fait est rigoureusement vrai, et plus d'un lecteur reconnaîtra l'admirable famille dont il est sain et utile de proclamer la charité, bien qu'il ne puisse m'être permis de la nommer.

— Cependant, dit-il, ceux qui se marient n'ont pas toujours la même nature ni les mêmes goûts.

— Mais s'ils s'aiment, dit innocemment la jeune fille, le meilleur, le plus noble des deux ne doit-il pas attirer l'autre après lui ? J'ai toujours pensé que c'est là un des buts du mariage chrétien, et c'est ainsi qu'il réalise la belle parole de la messe : « Aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Eglise... »

Jean sourit, tandis que les yeux de sa femme cherchaient les siens. Luc, lui, regardait Marcia, et un sentiment nouveau, étrangement mêlé de tendresse et d'émotion, s'emparait de son cœur. Elle était si simple, elle songeait si peu à disserter ! Mais on sentait que sa gaieté, son entrain, sa jeunesse étaient comme les voiles d'une âme élevée ; elle n'avait ainsi parlé que parce que, dans l'atmosphère de sympathie qui l'enveloppait, elle était habituée à épancher tout ce qui animait son cœur.

Peut-être Luc, tout à la joie et à l'attendrissement d'aimer, et de sentir que cette frêle petite main pourrait devenir celle d'un guide vers les sommets, tandis qu'elle appuierait sur lui sa vie, peut-être, dis-je, était-il trop inexpérimenté pour concevoir une inquiétude : celle qui parlait ainsi devant lui si simplement, si librement, eût-elle été aussi confiante et expansive, si elle avait songé qu'il pût l'aimer, et surtout si sa sympathie, à elle, eût participé le moins du monde à ce qu'il ressentait ?

Quant ils revinrent au Chêne-Vert, les étoiles se pressaient au ciel comme les grains d'une poussière d'or. Luc put voir que les yeux de Marcia étaient levés avec l'expression de la prière. Lui aussi pria. Son cœur battait d'une joie mâle et douce. Il savait bien que la vie est un pèlerinage vers une demeure plus stable ; mais quelle compagnie il avait entrevue pour ce voyage, et comme il était heureux à la pensée de ce qu'ils pourraient être l'un pour l'autre dans l'accord parfait de leurs âmes !

VI

Le court séjour de Luc touche à sa fin ; c'est la dernière soirée, et il essaie d'en jouir sans penser aux difficultés et aux délais qui doivent traverser ses jeunes espérances.

Ils sont tous réunis dans le salon, parce qu'une ondée les a chassés du jardin. Marcia a chanté, et maintenant, par la fenêtre ouverte, ils contemplent les étoiles qui ont reparu, et respirent l'odeur fraîche du feuillage et de la terre mouillée.

Le départ de Luc les attriste tous. Il y a des êtres si bien faits pour se comprendre et s'aimer que, lorsqu'on les voit pour la première fois, il semble qu'on retrouve des amis déjà connus.

— Et vous retournez à votre régiment ? demande Marcia après un silence.

— Dans huit jours seulement. Je vais d'abord à Versailles chercher mon père, pour faire un séjour très court chez un de ses vieux amis...

Il s'interrompit un instant, puis reprit :

— Quand je dis un ami, il me semble toujours que je m'exprime mal, et que de tels liens ne peuvent être que ceux de l'habitude... du moins en est-il ainsi pour mon père, j'en suis sûr... Quand il s'agit de M. Belde...

— M. Belde ! parlez-vous du membre de l'Institut ? s'écria Jean, soudain intéressé.

— Oui... Le connaissez-vous ? En ce cas, vous devez sentir la vérité de ce que je pense de lui... Nul homme n'est moins fait pour attirer la sympathie et inspirer l'amitié.

— Il est l'oncle de Marcia...

— Et c'est à lui que je dois mon nom étrange, dit la jeune fille.

— Quels singuliers rapprochements ! Tout le monde se connaît ; mon père répète toujours que la terre est si petite ! Et allez-vous quelquefois chez lui ?

— Je ne l'ai jamais vu. Il a élevé ma mère, qui était sa nièce, puis l'a bannie de sa présence, parce qu'elle ne voulait pas quitter mon père, qui avait encouru son déplaisir.

— Oh ! cela ressemble bien à ce que je connais de lui ! Il est si absolu, si tyrannique ! Et il refuse de vous voir ! s'écria Luc, semblant penser que M. Belde se privait d'une joie très vive.

— Mon frère, dit Jean, n'avait obtenu qu'à grand-peine la main de sa nièce, car bien que M. Belde fit profession de n'aimer que la science, il tenait pour elle à la fortune. Cependant, mon frère avait déjà une situation militaire brillante, de l'avenir, et il parvint à fléchir cette volonté tyrannique. Il eut le malheur de placer d'une manière imprudente et de perdre la dot de sa femme... Nous n'avons jamais été de grands spéculateurs dans notre famille... La mère de Marcia était assez désintéressée, la chère créature, pour ne pas lui adresser un reproche... Mais M. Belde fut si dur, si blessant, que la vie commune devint insupportable... Et il eut le triste courage de vouloir retenir ma sœur avec son enfant, de lui donner à choisir entre les obligations de la reconnaissance et le devoir plus sacré, plus impérieux qu'elle avait juré à l'autel... Elle aimait son oncle, mais elle n'hésita pas. Ils revinrent ici, et au bout de deux ans, moururent presque ensemble, emportés par une épidémie qui sévissait cruellement... Je me mariaï peu après, et Marcia devint notre fille...

Marcia se pencha et posa sur l'épaule de son oncle sa joue mouillée de larmes.

— Et M. Belde n'a jamais cherché à connaître sa petite-nièce ?

— Non, il ne répondit même, à l'annonce de la mort de ses parents, que par une ligne sèche et froide, semblant rejeter, sur ce qu'il appelait l'in-

gratitude de ma belle-sœur, tout ce qui avait pu et pouvait arriver. Depuis, je n'ai eu aucun rapport avec lui...

— Moi, je le vois assez souvent, non parce qu'il m'est sympathique, mais parce qu'il était ami de collègue de mon père qui a conservé avec lui des liens de tradition, et surtout parce que la société qui se réunit chez lui est à la fois brillante et intelligente.

— Il a donc des amis, quoi que vous pensiez de son caractère ? demanda Marcia, intéressée malgré elle.

— On ne va guère là pour lui, mais pour ceux qu'on y rencontre. Il habite presque toujours la campagne, un château voisin de Paris, où l'on jouit de la plus grande liberté, et où l'on trouve, comme je vous le disais, une société charmante.

— Et comment fait-il les honneurs de son logis ?

— Lui ! C'est un ours. On ne le voit qu'aux repas, où il n'ouvre, en général, la bouche que pour dire des choses aigres ou désagréables. D'ailleurs, il est infirme. Il est resté paralysé à la suite d'une attaque qui a encore accru les désagréments de son caractère.

— Alors, pourquoi invite-t-il du monde ? dit Marcia, ouvrant de graves yeux.

— C'est une vieille habitude, il aime à voir ou plutôt à savoir sa maison remplie, et je l'ai entendu dire une fois qu'il hait l'isolement. D'ailleurs, il se donne, de temps à autre, le plaisir d'une discussion savante avec quelqu'un de ses hôtes, et enfin, je crois que sa vanité est satisfaite de voir autour de lui l'épanouissement de la vie de château dans tout ce qu'elle a de brillant et de varié.

— Et qui tient cette maison, à moins qu'il ne reçoive que des hommes ?

— Il est assez âgé et assez respectable pour recevoir des dames, ayant d'ailleurs chez lui une parente éloignée, une jeune fille très belle, qui, dit-on, sera l'héritière de son immense fortune. Du moins, elle semble y compter ; mais, pour qui connaît les bizarreries de M. Belde, il pourrait bien y avoir des surprises.

— Et ainsi, il est infirme ?

— Oui, et nul n'a su ce que son impassibilité a pu cacher de révolte et de tortures... Pour un homme aussi orgueilleux, c'est une épreuve horrible.

— Cette parente qui est près de lui est-elle bonne ?

Luc sourit.

— Nous la croyons surtout très intéressée... Pour les soins qu'elle lui donne, cela revient au même, et elle a assez de tact pour ne pas le traiter en malade.

— Comment pouvez-vous dire que des soins intéressés reviennent au même que ceux qui partent du cœur ! dit Marcia d'un ton de reproche.

— Pour *lui*, c'est la même chose, il n'est pas bon et n'a pas besoin de la bonté d'autrui.

— Et cependant, il a passionnément aimé ma mère...

— Oui, tant qu'elle n'a aimé que lui... L'orgueil dessèche tellement le cœur ! Mon père dit toujours qu'il est désolant de voir une intelligence si élevée et tant de science merveilleuse unies à une nature aussi stérile...

L'heure s'avavançait. La soirée était redevenue si belle que Luc fût volontiers demeuré à cette place, heureux de prolonger les doux moments qui allaient se perdre dans l'inconnu. Mais Jean donna le signal de la séparation, et le jeune officier s'en fût continuer sa rêverie, accoudé à la fenêtre de sa chambre.

Il partait pour combien de temps ? Quand reverrait-il la charmante fille à qui il avait, se disait-il, donné son cœur pour toujours ? Il existait trop d'affectueuse confiance entre lui et son père pour qu'il ne désirât pas tout d'abord faire part à M. d'Espranges de son enthousiasme et de ses espérances. Il prévoyait bien quelques difficultés d'argent ; il s'était bien aperçu que Marcia ne devait pas être riche ; mais qui sait, en attendant un peu, ce que pouvaient réaliser la tendresse de son père et l'habileté de sa tante Sidonie ?

Et le moment du départ arriva, le lendemain, plein de regrets tranquilles, mais sincères, pour les habitants du Chêne-Vert, y compris Marcia, plein d'angoisse secrète et de douleur cachée pour Luc.

Il s'en alla, lui, à travers de riches campagnes, mais elles semblaient dépourvues de charme à ses yeux, tandis qu'il évoquait la mince et délicate figure vêtue de rose qu'il avait laissée à l'extrémité de l'avenue du Chêne-Vert.

Elle trouva, elle, que la journée était plus lente, et les repas moins animés. Pour la première fois de sa vie, elle regretta de n'avoir pas un frère comme Luc, gai et amusant, avec qui l'on pût rire joyeusement et, parfois, échanger une pensée sérieuse et émue.

VII

Mademoiselle Marcia de Laubly,

Manoir du Chêne-Vert,

près Morgères.

(Ille-et-Vilaine.)

Cette adresse était tracée d'une écriture irrégulière, pesée, comme si la plume eût cherché à égratigner, à chaque lettre, le papier épais et satiné de l'enveloppe, ou à suppléer, par sa lourdeur, au tremblement d'une main devenue débile. Un large cachet de cire verte fermait la lettre que Marcia tournait et retournait entre ses mains,

avec cette inconséquence amusante qui fait chercher à deviner la provenance d'une missive au lieu de l'ouvrir tout simplement pour lire la signature.

— De qui, ta lettre ? demanda Lucie, se mettant à table.

— Je ne sais pas... Elle a un air bien solennel, l'enveloppe est si grande, et puis ce cachet énorme...

Jean la prit sans façon de ses mains, regarda un instant l'écriture, retourna l'enveloppe, et dit d'un ton tranquille, qui déguisait à peu près une soudaine émotion :

— Des armes d'origine étrangère... Les armes de ton bisaïeul, Marcia... Cette lettre est de ton grand-oncle, M. Belde.

— De mon oncle !...

Une vive rougeur couvrit son visage.

— Lis vite, Marcia, s'écria Lucie. Il a peut-être des remords, à la fin, et veut s'occuper de toi !

— Je n'ai pas besoin de lui ni de son argent ! dit fièrement la jeune fille. Ouvre cette lettre, oncle Jean, et lis-la d'abord.

Les mains de M. de Laubly tremblaient légèrement. Il ouvrit l'enveloppe, parcourut la page serrée, et, levant les yeux, rencontra les regards un peu anxieux de Lucie et de Marcia.

— Une invitation, enfant... Ton oncle désire te voir.

— Mais moi, je ne désire pas le connaître ! s'écria la jeune fille, les yeux étincelants. Il a repoussé ma pauvre maman, et ne s'est jamais inquiété de moi... Puis, M. d'Espranges dit qu'il n'est pas bon.

— Peut-être assurerait-il ton avenir, dit Lucie avec un soupir étouffé.

Elle avait trop connu les soucis de l'existence pour n'être pas sensible au bien-être pour l'enfant qu'elle aimait comme une jeune sœur.

— Je n'ai pas besoin de lui ! répéta vivement Marcia.

Jean leva les yeux, qu'il avait tenus baissés sur la lettre.

— Peut-être, lui, a-t-il besoin de toi, Marcia !

Elle resta un instant silencieuse.

— C'est bien invraisemblable, mon oncle.

— Qu'écrit-il, Jean ?

M. de Laubly lut ce qui suit :

« Ma nièce,

« Des dissentiments déjà bien lointains, et qu'il
« ne vous appartient pas de juger, m'ont séparé de
« votre mère, que j'avais élevée comme ma fille.
« La fin de ma vie approche, et j'ai conçu, ces
« derniers temps, le désir de vous voir... Voulez-
« vous venir passer une quinzaine avec moi ? Je
« ne suis pas un hôte joyeux ni agréable, ma santé
« me condamne le plus souvent à la solitude ;
« mais une de mes nièces tient ma maison, et vous
« y trouverez les distractions qui plaisent en gé-

« néral à la jeunesse : des chevaux, des voitures, le plaisir de la navigation sur un étang, etc.

« Si vous acceptez ma proposition, vous me reconnaîtrez le droit, comme à votre proche parent, à votre parrain, de vous défrayer des dépenses du voyage, — de votre voyage, à vous, et de celui d'une femme de chambre ou de toute personne respectable pouvant vous accompagner.

« Je ne suis pas d'un caractère aimable ni affectueux; de plus, vos parents m'ont jadis causé de graves froissements. Vous ne vous attendrez donc pas à ce que je vous adresse des protestations et des instances. Je me contente de vous dire que je désire vous voir. »

— Et pas un mot de toi, oncle Jean! s'écria Marcia, surmontant la première surprise causée par la lecture de cette singulière épître.

— Il ne faut pas t'inquiéter de cela, mon enfant. Je porte, aux yeux de M. Belde, la peine d'être le frère de ton père... Le nom de Laubly lui est évidemment antipathique.

— Mais je n'admets pas cette impolitesse, moi! Il sait que je suis chez toi, que tu es mon tuteur, et il aurait pu, — il aurait dû faire allusion à l'autorisation que je suis tenue de te demander!

— C'est vrai, Marcia, dit Lucie, mais nous serions mal venus à être susceptibles ou forma-

listes, quand il s'agit d'une question pouvant intéresser ton avenir.

— Je t'en supplie, Lucie, s'écria Marcia avec un peu d'impatience, ne me parle pas de mon avenir ou de mon intérêt! Je me mépriserais si je me laissais guider par un tel motif pour aller chez mon oncle... Et comme il n'y en a pas d'autre à invoquer, ajouta-t-elle triomphalement, je prie l'oncle Jean de lui répondre, en mon nom, que je refuse!

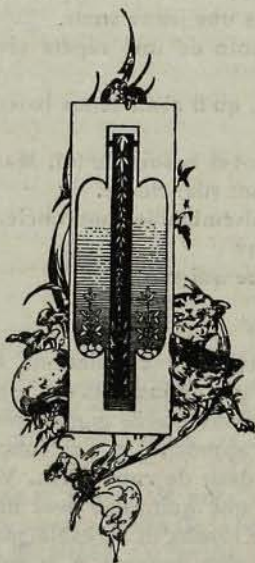
— J'assumerai ainsi un beau rôle, petite fille! Mais il y a d'autres raisons qu'une question d'argent pour accepter cette invitation... Il est trop orgueilleux pour exprimer le regret de sa conduite passée; mais quel autre motif que le remords le tournerait vers toi? Or, quand un vieillard fait la moitié du chemin, il serait quelque peu cruel de ne pas aller au-devant de lui pour lui tendre la main... Il a jadis été bon et affectueux pour ta mère, et elle n'aurait pas refusé, j'en suis sûre, les avances qu'il eût faites vers elle... Enfin, mon enfant, qui sait si, au milieu des adulations intéressées et des empressements suspects qui l'entourent, il ne sent pas le besoin, si près de mourir, de poser sa tête sur un cœur sincère? Il faut y aller, Marcia.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)



LE CONVOI D'UN ENFANT



L neige, dans l'air flotte une pâleur immense :
Sur le sol tout est blanc : plaine, vallon, forêt.
Entre ces deux blancheurs l'horizon disparaît.
Où la terre finit, déjà le ciel commence.

*Je laissais dans le vague errer mon œil distrait...
Soudain, des chants, des fleurs. Un cortège s'avance.
— O voix, que chantez-vous ? le deuil ou l'espérance ?
Que dites-vous, ô fleurs ? l'amour ou le regret ?*

*Hélas ! c'est le convoi d'un enfant. Pauvre mère !
Pleure tes longs espoirs et ta joie éphémère !
Pleure !... mais souviens-toi qu'en frappant Dieu bénit.*

*L'enfant, dans son linceul, retrouve un autre linge ;
Pour lui le ciel commence où la terre finit,
Et son frère cercueil est le berceau d'un ange.*

Abbé C. NOUVEAU.



LES TROIS FIANCÉES DE LOUIS XV

SUITE



MOUT à coup ils s'arrêtèrent et, le bruit de la voiture cessant, il sembla à la marquise entendre, dans le lointain, un vacarme effroyable de cris et de vociférations.

Elle mit la tête à la portière :

— Qu'y a-t-il ? et pourquoi t'arrêtes-tu ? demanda-t-elle au postillon.

— Je ne sais si je dois avancer, madame ; il

y a une bataille là-bas.

— Une bataille ? Quelle folie ! Avance encore un peu, que je puisse me rendre compte.

— Madame, cria tout à coup le second postillon, qui, pendant le colloque, avait grimpé sur la banquette extérieure de la chaise et s'y tenait debout, madame, on fait le siège de Fontevault.

— Le siège de Fontevault ! répéta la marquise, plus étonnée qu'émue. Avance, te dis-je ; je veux voir par moi-même.

Pendant les courts instants que mit la voiture à gravir une petite éminence, du haut de laquelle il devait être facile de distinguer les faits et gestes des combattants, un monde de pensées traversa l'esprit de la voyageuse : Avait-elle été prévenue ? Son projet avait-il été connu ? Les d'Orléans faisaient-ils enlever M^{lle} de Vermandois pour détruire tout espoir de son mariage avec le roi ?

Mais dès que la marquise eut mis pied à terre et contemplé le spectacle qui s'offrait à sa vue, elle comprit que rien de semblable ne motivait le désordre qu'elle avait sous les yeux.

Les portes et les grilles de l'abbaye, soigneusement closes, étaient assaillies et secouées avec fureur par une troupe d'hommes en haillons qui s'efforçaient de les faire céder sous leur vigoureuse pression. Derrière l'armée des assiégeants se trouvait la foule des femmes et des enfants, qui les excitaient par de véritables hurlements du milieu desquels sortaient parfois les mots : « Pain, charité, distribution ! »

Dans la cour intérieure, le bataillon des moines

tentait de tenir bon ; mais une porte venait d'être enfoncée, les assaillants se précipitaient par l'étroite ouverture et l'on sentait que les assiégés ne pourraient, malgré tous leurs efforts, s'opposer plus longtemps au torrent humain qui roulait ses premières vagues vers le monastère.

La porte du Grand Moûtier s'ouvrit, et sur le perron parut, s'avançant vers la foule, une jeune femme qui portait le voile blanc des novices. Les combattants des deux partis s'arrêtèrent à sa vue !

D'un geste impérieux, elle renvoya les moines vers leur bâtiment et commanda le silence à la foule obéissante :

— M^{lle} de Vermandois ! murmura M^{me} de Prie en reconnaissant dans cette novice le grand air des Condé et les traits adoucis du héros de Rocroi. Qu'elle est belle ! mon Dieu, qu'elle est belle (1) !

— Braves gens, disait-elle, d'une voix vibrante comme le clairon des batailles, vous allez tous vous réunir sans bruit dans la cour des cuisines et passer, un à un, devant le guichet de l'aumônerie comme à l'ordinaire. J'ai commandé que la distribution habituelle y fût faite, à mes frais, aujourd'hui. J'aviserais pour demain.

En entendant ces paroles proférées sur un ton de commandement hautain, M^{me} de Prie, bien qu'elle ne se rendit point un compte exact du motif de la querelle, comprit que l'autorité de l'abbesse venait d'être méconnue par la sœur du ministre, et se demanda si cette vaillante petite novice ferait bien la reine docile et soumise qu'elle rêvait. Cependant, elle n'était point venue si vite, et de si loin, pour s'en retourner sans avoir tenté l'aventure, et elle commanda à ses postillons de se remettre en route vers l'abbaye, se promettant d'agir avec une prudence extrême, de ne nommer le duc et de ne se nommer elle-même à la princesse que si les circonstances l'y invitaient.

Après avoir traversé le champ de bataille, aussi calme à présent qu'il était bruyant tout à l'heure, la marquise s'arrêta devant le perron et fit demander à être reçue par M^{lle} de Vermandois.

On l'introduisit dans un parloir où le portait.

(1) M^{lle} de Vermandois était, en effet, d'une beauté admirable. Son portrait en fait foi. Il était, il y a quelques années (et est sans doute encore) au château de Chantilly.

plus ou moins authentique, de Robert d'Arbrissel, entouré de celui des abbesses qui lui avaient succédé, donnait l'idée d'un cénacle de saints. La marquise cherchait encore le prétexte sous lequel elle allait se présenter, lorsqu'un pas léger se fit entendre derrière elle. Vivement elle se retourna et disparut à demi dans une profonde révérence. La princesse y répondit par un léger salut, et affectant, pour bien marquer les droits de son rang, d'adresser la parole la première à sa visiteuse :

— Vous venez de Versailles, madame, dit-elle, j'ai aperçu votre équipage tout à l'heure; vous appartenez à la cour?

— Oui, madame, et j'en arrive.

— Tout est si mal dirigé dans cette abbaye qu'on n'a pas même songé à me dire votre nom, dit la princesse d'un air interrogateur.

— Marguerite de Luzarches, répondit Mme de Prie, à qui ce nom passa le premier dans la tête.

Mlle de Vermandois fit un de ces gestes qui signifient : « Je ne connais pas... mais qu'importe ! » et s'assit dans une haute chaise de bois sculpté, désignant de la main à la marquise un siège bas où celle-ci prit place après avoir salué de nouveau.

— Pourriez-vous, madame, me donner des nouvelles de la santé de Sa Majesté? demanda la princesse.

— Votre Altesse sait, sans doute, que Sa Majesté a été fort gravement malade?

— Oui, je le sais, toute la communauté a adressé pour Elle de ferventes prières au Seigneur.

— Elles ont été exaucées, madame, répliqua dévotement Mme de Prie; Sa Majesté est aujourd'hui en voie de complète guérison.

— J'en rends grâce au Ciel, madame. Croyez-vous, continua la princesse, que le roi soit bientôt en état de recevoir des lettres et de s'occuper d'affaires?

— Je l'ignore, madame; les personnes qui entourent Sa Majesté tiennent beaucoup, je le sais, à ménager une santé si précieuse.

Mlle de Vermandois eut sur les lèvres un sourire amer.

— Puisque je suis rassurée sur l'état de mon auguste parent, reprit-elle, veuillez me dire, madame, quel est l'objet de votre démarche à Fontevault, où vous êtes tombée en pleine bataille, je crois?

— C'est vrai, madame, et l'apparition de Votre Altesse sur le perron m'a rappelé le Grand Condé jetant son bâton de commandement dans les re-tranchements ennemis à Fribourg.

Mlle de Vermandois sourit; aucune allusion ne pouvait lui être plus agréable.

— Et vous veniez, madame?...

— De la part de M. de Fréjus, répondit la marquise, qui n'hésita que le temps nécessaire à trouver ce nouveau mensonge.

— Encore M. de Fréjus! s'écria la princesse avec une explosion de colère. Mais il m'a écrit deux

fois déjà, et de la manière la plus impertinente... J'avais expliqué... je lui avais expliqué mes différends avec l'abbesse, contre qui je soutiens ici les droits des pauvres. Elle prétend que notre charité démesurée entretient la paresse et l'inconduite, attire dans cette contrée une foule de gens sans aveu qui perdent l'habitude du travail... Que sais-je? Des raisons de bourgeoisie! J'ai représenté à... à M. de Fréjus que, dans le conflit pendant entre l'abbesse et moi, c'était à une princesse de la maison de Condé que le dernier mot devait rester... Il m'a répondu en m'exhortant à l'obéissance et à l'humilité! répéta-t-elle indignée, moi, une Condé! Vous venez de voir les résultats de son intervention... La guerre continue!

— Je m'étonne, madame, dit la fausse Mme de Luzarches, réprimant à grand-peine une immense envie de rire, que, dans une affaire de cette importance, Votre Altesse ne se soit point adressée de préférence à M. le Duc, son frère. Son titre de premier ministre lui donne une autorité bien supérieure à celle de M. de Fréjus.

— Comment va-t-elle se tirer de là? se demandait la marquise.

— J'ai pensé, dit la princesse, sans se troubler, qu'en sa qualité d'évêque, M. de Fréjus devait être chargé spécialement des affaires ecclésiastiques.

— Dissimulée! se dit intérieurement Mme de Prie.

— Mais, reprit vivement la princesse, que me veut-il maintenant? Reconnaît-il qu'il a eu tort? Comprend-il que, puisque je dois être abbessse un jour, il est juste que, dès maintenant, j'exerce ici quelque autorité?

— Il ne s'agit point de cela pour le moment, madame, et le message de M. de Fréjus a un tout autre objet.

— C'est la seule chose qui m'intéresse, cependant, murmura Mlle de Vermandois, mais, enfin, parlez, madame.

— Votre Altesse ignore peut-être que le Conseil songe à marier le roi sans retard. L'intérêt de l'Etat exige que cet événement nécessaire, indispensable, ne soit point remis à l'époque éloignée où l'infante aura atteint l'âge convenable. On est donc résolu à la renvoyer en Espagne et à chercher, parmi les princesses que leur rang, leur beauté, leur esprit rendent dignes du trône, la compagne qui doit assurer le bonheur de Sa Majesté.

Mlle de Vermandois était tout oreilles. Non que ce que lui disait la marquise eût lieu de la surprendre. Il y avait entre Fontevault et Versailles trop de relations pour qu'on ne connût point à l'abbaye, et l'antipathie persistante du roi pour l'infante et la position précaire de celle-ci à la cour, depuis la mort du régent, et les intrigues qui se nouaient autour des royaux fiancés; mais, pour quoi M. de Fréjus envoyait-il une messagère tout exprès pour lui porter de telles confidences?

— Permettez-moi de m'étonner, madame, dit

Mlle de Vermandois, toujours hautaine, qu'au lieu de me faire tenir la réponse catégorique que je sollicite, M. de Fréjus vous dépêche pour me parler de choses aussi étrangères à celles qui ont été soumises à son jugement.

— Parce que ces choses, madame, sont, pour Votre Altesse, d'une importance beaucoup plus grande que celle qui l'occupe aujourd'hui.

Mlle de Vermandois cherchait vainement à comprendre.

Mme de Prie poursuivit :

— Frappé de l'énergie et de l'intelligence que décelaient vos lettres, connaissant par la renommée, qui les publie partout, et votre beauté sans rivale et votre esprit brillant, M. de Fréjus a songé que nulle plus que vous n'est digne de s'asseoir sur le trône de France, que nulle mieux que vous ne ferait le charme et la joie de la vie d'un élève qu'il vénère comme son souverain, qu'il aime comme son fils. Mais avant de lui en parler, et de lui inspirer des désirs qui pourraient n'être point exaucés, avant aussi de proposer votre nom au Conseil, M. de Fréjus a besoin d'être renseigné et de savoir quelles seraient vos dispositions à l'égard de cette union.

L'arrière-petite-fille du Grand Condé eut un éblouissement, il lui sembla que la terre vacillait sous ses pieds. L'amour de la domination qu'elle portait dans le sang lui criait : « Accepte et sois reine. » Une lueur brilla dans son regard.

— Elle accepte, pensa l'ambassadrice.

— Madame, répondit Mlle de Vermandois, les désirs de Sa Majesté seront toujours des ordres pour moi. Mais tout ceci est-il bien réel ?

... A Dieu ne plaise, continua-t-elle, répondant à un mouvement de Mme de Prie, à Dieu ne plaise que je mette en doute la sincérité de vos paroles ! mais cela s'accorde si peu avec les lettres de M. de Fréjus sur l'excellence de la vie religieuse et les félicitations qu'il me prodigue d'avoir choisi la meilleure part...

— Les opinions des hommes d'Etat changent avec les nécessités politiques, madame ; je ne suis point dans le secret des desseins de M. de Fréjus, mais je puis vous affirmer que son plus vif désir, le but de tous ses efforts, est de vous voir assise sur le trône de France.

La perspective était brillante et l'assurance formelle ; Mlle de Vermandois aurait sans doute capitulé sans autres observations, si la marquise ne s'était présentée au nom de M. de Fréjus, dont la sourde inimitié contre la maison de Bourbon lui était bien connue, et envers qui elle avait elle-même de récents griefs. Elle soupçonna un piège et craignit une humiliation.

— Madame, dit-elle, je suis de sang royal ; c'est certain ; mais, il faut remonter jusqu'à saint Louis pour trouver un roi dans mes ancêtres. Serai-je traitée en fille de roi comme Anne d'Autriche ou Marie-Thérèse ?

— Entièrement, madame.

— Avec les mêmes droits et les mêmes honneurs ?

— Absolument, madame.

— J'assisterai sur un trône aux réceptions d'ambassadeurs ?

— Oui, madame, afin qu'ils aillent porter dans leur pays le renom de votre beauté.

— J'aurai huit chevaux à mon carrosse, et il sera précédé de six timbaliers et de six trompettes ?

— Une reine ne saurait en avoir moins.

— Le compliment, l'encens et l'eau bénite dans toutes les églises ?

— Sans aucun doute.

— Le prédicateur sera obligé de recommencer le sermon si j'arrive trop tard ?

— Il n'oserait jamais y manquer.

— Douze aunes de velours à la traîne de mon manteau ? demanda la princesse, en tournant son menton délicat au niveau de son épaule, comme si elle voyait déjà le vêtement royal flotter derrière elle.

— Brodé de fleurs de lis d'or et doublé d'hermine, cela est certain.

— Sera-t-il porté par quatre dames des plus qualifiées, fussent-elles Bourbon ou Orléans ?

— Toutes se disputeront cet honneur.

— Enfin, madame, il est un droit auquel Marie-Thérèse avait volontairement renoncé, mais qu'exerçait sérieusement Anne d'Autriche et que, moi, je ne céderai à personne : le droit de visite et de conseil dans tous les monastères de femmes du royaume.

— Personne plus que Votre Altesse n'a toutes les capacités requises pour l'exercer.

Ah ! madame l'abbesse de Fontevault, vous n'aviez qu'à bien vous tenir !

— Qu'est-il besoin, madame, continua Mme de Prie, d'entrer dans plus de détails ; M. de Fréjus m'a chargé d'assurer Votre Altesse qu'il est fort son serviteur et prêt à lui être agréable en toutes choses.

Et, intérieurement, elle se disait : Elle ne s'inquiète que de niaiseries, le pouvoir ne la tente point ; elle nous le laissera.

A mesure que parlait la marquise, Mlle de Vermandois se transfigurait ; sa hauteur glaciale s'évanouissait.

— Ce pauvre évêque, dit-elle avec une nuance de familiarité, comme je l'ai méconnu ! Et dire que je lui en voulais, sans réfléchir qu'il n'avait été qu'un instrument.

— Alors, madame, reprit la marquise, je puis donner à Sa Grandeur une réponse favorable de Votre Altesse ?

— Certes oui, madame, et lui dire aussi que tout souvenir de notre petit différend est banni de ma mémoire. Assurez-le de mes bons sentiments à son égard et de mon désir de les lui prouver. Aussitôt que je serai reine — et Mlle de Vermandois

dois prononça ce mot avec une suprême majesté, — mon premier soin sera de donner des ordres à notre ambassadeur auprès du Saint-Siège, afin que l'on songe à lui pour la barette cardinalice et, plus tard...

M^{me} de Prie, voyant sa mission couronnée d'un succès complet, se préparait à avouer qu'elle venait de la part du duc et que M. de Fréjus n'était pour rien dans ce beau projet de mariage; ce mot éveilla son attention.

— Plus tard? répéta-t-elle d'un air interrogateur, désireuse de savoir jusqu'où cette sympathie soudaine de la future reine, pour celui qui l'élevait au trône, pourrait l'engager à pousser la fortune de l'ennemi du duc.

— Eh! madame, répondit sans détour M^{lle} de Vermandois, Benoît XIII est vieux, il est souffrant, il se fatigue terriblement avec ce concile qu'il a assemblé pour confirmer la bulle *Unigenitus*. D'ici au moment où l'on devra procéder à l'élection de son successeur, la France peut se ménager des amis dans le Conclave.

M^{me} de Prie respira. Que lui importait de voir M. de Fréjus coiffé de la tiare? Ne serait-il pas bien moins dangereux à Rome qu'à Versailles?

— Ah! Votre Altesse a mille fois raison; comment n'avais-je pas compris? Je pensais qu'il était question d'un emploi à la cour.

— Un emploi à la cour? Mais tous ne sont-ils pas au-dessous de la dignité d'un cardinal?

Résolue à savoir la vérité tout entière, M^{me} de Prie n'hésita pas à préciser ses interrogations. La princesse, d'ailleurs, paraissait si bien disposée...

— Madame, lui dit-elle, Votre Altesse ne songe pas qu'il y a des précédents: Georges d'Amboise, Richelieu, Mazarin...

— Premier ministre, alors? Oh! cela, jamais!

Une douce joie inonda le cœur de la marquise.

— Ignorez-vous donc, madame, reprit M^{lle} de Vermandois, devenant presque familière avec la porteuse de si bonnes nouvelles, ignorez-vous le dernier mot de Mazarin à Louis XIV?

— Non, madame. Son Eminence dit au roi: Je vous lègue Colbert.

— Après celui-là, madame de Luzarches, il en dit un autre, le dernier: Sire, ne prenez jamais de premier ministre! Venant d'une telle bouche, le conseil a trop de valeur pour qu'il soit permis de l'oublier!

La foudre tombant aux pieds de la fausse marquise de Luzarches l'eût moins anéantie que cette déclaration inattendue. Son émotion lui enleva le sang-froid nécessaire pour dissimuler:

— Et M. le duc? demanda-t-elle anxieuse.

— M. le duc ira à Chantilly.

— Votre frère, madame! Vous consentiriez à l'exil de votre frère?

— Les intérêts de l'Etat ne doivent-ils point passer avant tout le reste dans le cœur d'une reine, marquise. Vous, la confidente, l'amie de M. de

Fréjus, vous devez savoir mieux que personne combien le gouvernement de M. de Bourbon est préjudiciable au royaume. C'est mon frère, me dites-vous; c'est vrai, quoiqu'il ait toujours paru l'oublier; mais, c'est aussi le ministre le plus avide et le plus tyrannique qui ait jamais pesé sur un peuple. Se laisser dominer par des considérations de famille pour lui conserver sa dignité, ce serait consentir à lui laisser accabler nos sujets d'impôts, ruiner les particuliers, anéantir la fortune publique, avilir le pays au dehors, le désoler au dedans et mettre notre vieille, notre illustre noblesse aux pieds de cette infâme marquise de Prie, qui vend à l'or de l'Angleterre, depuis trop longtemps, hélas! les secrets et l'honneur de la France!... Ah! qu'il me tarde de remédier à tant de maux! Dites bien à M. de Fréjus mes intentions à cet égard, afin qu'il comprenne, qu'il soit bien assuré — et elle appuyait fortement sur ces mots, — que, dans sa lutte contre les agissements de M. le duc, il trouvera en moi une sincère et fidèle alliée...

— Mais qu'avez-vous, madame? continua la princesse, en s'arrêtant au milieu de sa tirade enflammée pour considérer la marquise; vous pâlissez, vous paraissez souffrir?

M^{me} de Prie fit un suprême appel à son énergie; elle se leva et, cédant à l'effroi que lui causaient les yeux étincelants de la princesse, elle se dirigea vers la porte du parloir pour se ménager une retraite:

— Ce que j'ai, madame, ce que j'ai, vous allez le comprendre; écoutez-moi:

Je vous ai trompée, madame; je ne suis pas M^{me} de Luzarches, je ne viens pas de la part de M. de Fréjus; je vous apportais, en effet, la couronne, mais j'étais envoyée par le premier ministre et je m'appelle M^{me} de Prie. Vous vous êtes dévoilée trop vite, vous ne serez pas reine; vous mourrez à Fontevault et vous obéirez à l'abbesse!

Et la marquise sortit brusquement, en lançant ces derniers mots comme une suprême vengeance: « Et vous obéirez à l'abbesse! »

Atterrée, M^{lle} de Vermandois resta quelques instants immobile sur son siège.

— Comment ne m'en suis-je pas doutée, se disait-elle, M. le duc, M^{me} de Prie! Je viens de me faire deux cruels ennemis; mais, bah! reprit-elle en relevant la tête, je serai toujours Bourbon et mon frère ne sera peut-être pas toujours premier ministre!

— Quelle péronnelle! se disait de son côté M^{me} de Prie, monologuant dans sa voiture; avec quel mépris elle m'a traitée; si je n'avais pris la précaution de partir au plus vite, elle m'eût injuriée là, en face! Reine, reine! Ah! quelle épine nous attachions à nos flancs si elle avait su dissimuler, se modérer! Mais que faire, maintenant, si M. le duc a réellement renvoyé l'infante? L'a-t-il

renvoyée? Il est si indécis! Peut-être aura-t-il consulté et lui aura-t-on persuadé qu'il est de son intérêt de ménager Philippe V... Oh! que je voudrais être à Versailles! répétait-elle, en mettant à tout moment la tête à la portière, pour voir diminuer l'espace; quelle souffrance que cette incertitude!

Après un second voyage aussi rapide, aussi fatigant que le premier, la marquise, brisée, mit enfin pied à terre. A peine était-elle entrée dans son appartement, que M. le duc, prévenu, vint s'informer du succès de sa mission.

— J'ai échoué, mon cher duc, répondit-elle avec le plus grand calme; aucune de vos offres, aucun de mes arguments n'a pu prévaloir contre la ferme vocation religieuse de M^{lle} de Vermandois.

— Nous insisterons, marquise.

— Ce sera inutile, mon cher duc; votre sœur n'y consentira pas. Ce mariage, m'a-t-elle dit d'autre part, soulèverait de terribles jalousies, diviserait sans remède tous les membres de la famille royale et ne saurait avoir l'approbation du Parlement, car il n'est pas dans les usages du royaume que le souverain épouse une de ses sujettes... Voilà ce que m'a dit votre sœur. Mais l'infante, ajouta-t-elle avec vivacité, qu'est-elle devenue? Serait-elle partie?

— Hélas! oui, ma chère marquise, le 5 avril au matin, comme je vous l'avais promis. Il paraît qu'on a eu beaucoup de mal à la mettre en route; elle pleurait, s'accrochait aux meubles et demandait instamment à voir le roi.

— Ah! s'écria M^{me} de Prie, pourquoi ne pas lui avoir cédé? Ne pourrait-on faire courir après elle?

— Impossible, chère amie; un courrier de cabinet est parti, à franc étrie, en avant de l'infante pour prévenir Philippe V du retour de sa fille; il doit être déjà près de la frontière d'Espagne et, arrivât-on assez à temps pour ramener la princesse, jamais on ne pourra devancer l'estafette qui porte au roi d'Espagne cette fâcheuse nouvelle.

M^{me} de Prie soupira et s'affaissa dans son fauteuil, accablée de fatigue et de contrariété.

— Voyons, marquise, lui dit le duc, désireux de s'excuser; si j'ai renvoyé l'infante, c'est que vous me l'avez demandé et que je croyais vous faire plaisir. Je ne cherche jamais qu'à vous faire plaisir, vous le savez. Tenez, depuis votre départ, je me suis sérieusement occupé de votre protégé et j'ai obtenu, de plusieurs membres du conseil, promesse de leurs voix pour M. Le Tellier. Je l'ai vu lui-même hier soir et lui ai assuré qu'il pouvait aller porter à Marie Leckzinska et à sa royale famille l'assurance formelle d'une prochaine nomination. Il a dû partir ce matin.

— Et comment M. Le Tellier voyage-t-il?

— Jusqu'à Strasbourg, par le carrosse de la poste; plus loin, sans doute, il prendra une voiture du pays qui le conduira à Wissembourg.

— Combien faut-il de jours au carrosse de la

poste pour arriver à Strasbourg? dit M^{me} de Prie après une minute de réflexion.

— Une douzaine de jours, je pense.

— Douze jours! s'écria la conseillère du duc, douze jours! En êtes-vous bien sûr?

— Ah! répondit le premier ministre, se méprenant sur le sens de l'exclamation, vous pensez bien, ma chère amie, que le carrosse de la poste ne voyage pas, nuit et jour, comme votre chaise et n'a pas de si bons chevaux. Il est le plus souvent chargé de valeurs considérables, de dépêches importantes; aussi, par mesure de prudence, s'arrête-t-on chaque soir pour passer la nuit dans une auberge.

— Et vous dites que M. Le Tellier devait partir par ce carrosse?

— C'est du moins ce qu'il m'a affirmé hier encore.

— Tout pourrait donc se réparer, murmura la marquise.

Et, oubliant les fatigues du voyage, ses nuits sans sommeil, ses membres brisés par les cahots de la voiture, elle se releva avec énergie.

— Causons, monsieur le duc, dit-elle.

III

MARIE LECKZINSKA

Oh! qu'il marchait lentement, au gré de ses désirs et de son impatience, le lourd véhicule qui emportait M. Le Tellier vers Wissembourg. On n'avancait guère sur ces chemins tracés par des ingénieurs dont l'unique préoccupation semblait avoir été de faire escalader aux routes le plus de montées, et les montées les plus escarpées possible; sans cesse il fallait mettre pied à terre, afin de soulager les chevaux, parfois même *pousser à la roue*, pour aider la voiture à sortir de l'ornière profonde où elle s'était embourbée. Heureux encore lorsqu'en arrivant au relais on n'avait pas été précédé par un courrier, porteur d'une cédule royale lui donnant licence de requérir à la poste tous chevaux nécessaires au service des voyageurs qu'il précédait; auquel cas il fallait séjourner dans la ville ou le village où arrivait ce contre-temps, et y attendre que, le lendemain, les chevaux, suffisamment reposés, pussent reprendre leur pénible trajet.

Ceci posé, on ne s'étonnera point qu'après six jours de voyage, le carrosse de la poste n'eût point encore atteint Châlons. On comptait cependant y arriver le soir même, car on n'en était plus qu'à quelques lieues. Depuis longtemps on avait dépassé Montmirail; une lieue encore, on s'arrêterait à Chaintrix, petit relais, où l'on prendrait des chevaux frais qui conduiraient à Châlons pour la couchée

Au moment où le conducteur en donnait l'assurance formelle à ses voyageurs, une chaise attelée de six chevaux lancés à toute vitesse passa près du lourd équipage des postes; la tête d'une jeune et jolie femme était à la portière.

— Est-ce que je rêve? se demanda M. Le Tellier, M^{me} de Prie voyagerait sur cette route...? je la croyais, au contraire, en Bretagne, ou du moins de ce côté. Est-ce bien elle, ou suis-je le jouet d'une ressemblance extraordinaire? Quel dommage que nous ne nous trouvions pas ensemble au relais! j'aurais été si heureux de la remercier de ce qu'elle a fait pour moi. La bonne et charmante femme!

Les compagnons de route de M. Le Tellier n'étaient point de son avis. Aucun d'eux ne connaissait la marquise, mais tous voyaient en elle la voyageuse privilégiée qui, munie de passeports spéciaux, allait imposer sa volonté au relais suivant et enlever les chevaux sur lesquels ils comptaient pour arriver le soir à Châlons.

— Nous allons être forcés de rester dans cette bicoque où il n'y a pas un lit propre, disait un gros marchand de vins qui paraissait fort au courant des ressources et des inconvénients de la route.

— Bah! répliquait le conducteur, il y a du foin au grenier, et une nuit est bientôt passée. A la guerre comme à la guerre!

Chacun dit son mot sur cet incident de voyage; seul M. Le Tellier se taisait, se demandant en lui-même :

— Où donc va M^{me} de Prie?

Ainsi que l'avaient prévu les voyageurs du carrosse de la poste, il ne restait, lorsqu'ils arrivèrent au relais, que deux chevaux éclopés dans l'écurie de l'auberge de la Poste (on ne prodiguait point alors le nom d'hôtel) et les six chevaux fourbus de la chaise.

En raison du voisinage de Châlons, on séjournait si rarement à Chaintrix que rien n'y était prévu pour fournir une couchée confortable. La nuit se passa, pour les uns, dans le grenier à foin; pour les autres, au coin du feu, sous le vaste manteau de la cheminée de la cuisine; mais tous virent, avec une joie égale, l'aube se lever et les garçons d'écurie se mettre en devoir d'atteler les chevaux, qui, depuis la veille, étaient rentrés au relais.

Pour se préparer aux fatigues de la journée, il était d'usage alors de ne monter en voiture qu'après avoir fait un solide déjeuner. Celui de nos voyageurs touchait à sa fin, et les verres se remplissaient une dernière fois de ce délicieux vin de Champagne rouge, qu'on buvait alors au naturel et dont l'industrie moderne ne laisse plus une goutte à la consommation, quand l'hôtelier entra dans la salle.

Il mit le bonnet à la main et demanda respectueusement :

— Y a-t-il ici un M. Le Tellier, colonel au régiment de Royal-dragons?

— C'est moi, mon brave homme, répondit l'officier; que me veux-tu?

— Il y a là un courrier qui arrive de Versailles à franc étrier, porteur d'une dépêche, à votre adresse, pour le service de Sa Majesté.

M. Le Tellier sortit et avisa, devant la porte de l'auberge, un courrier de cabinet dont les cheveux et les vêtements en désordre, aussi bien que la sueur ruisselant des flancs de son cheval, attestaient la course rapide; il s'approcha de lui :

— Vous êtes bien monsieur Le Tellier? demanda le cavalier.

— Colonel de Royal-dragons? Oui, se hâta d'affirmer le jeune homme. Que me voulez-vous?

— Vous remettre un pli avec recommandation de l'ouvrir sans retard et de vous conformer immédiatement aux ordres qu'il renferme.

Pendant que le messager, rompu, mourant de faim et de soif, abandonnait son cheval aux soins des valets d'écurie, et entraît à l'auberge pour s'y restaurer lui-même, le colonel de Royal-dragons ouvrait la large enveloppe fermée de vastes cachets de cire, sur lesquels se voyaient les armes de France.

Il y trouva d'abord une autre enveloppe plus petite, également empreinte du sceau royal, et adressée à M. le duc de Villeroy, gouverneur de Lyon; puis, sur un grand pli ministériel, l'ordre de porter et de remettre en mains propres, à M. de Villeroy, la missive ci-jointe, et enfin, sur une seconde feuille, injonction à tout maître de poste de fournir, aux frais du roi, à *mon dit sieur Louis-César Le Tellier tous chevaux de selle ou de trait, voitures ou postillons qu'il lui plairait requérir pour le service de Sa Majesté.*

L'obéissance aveugle aux ordres du souverain était à cette époque, chez les sujets, une qualité courante. Quoiqu'il lui fût très pénible d'interrompre un voyage au bout duquel le bonheur l'attendait, le jeune dragon n'hésita pas une minute :

— Deux chevaux, une chaise et un postillon à l'instant même, cria-t-il à l'hôtelier-maitre de poste.

Celui-ci le regarda tout effaré.

— Service du roi! cria plus haut encore l'officier en déployant la cédule.

— Monsieur le colonel, répliqua l'hôtelier, je suis un fidèle serviteur de Sa Majesté, mais je n'ai ni postillon, ni chaise. Au relais de Châlons, vous trouverez tout ce qui vous manque ici.

M. Le Tellier réfléchit un instant :

— Tu as bien, dit-il, un bidet de poste à me fournir? J'irai à cheval jusqu'à Châlons.

— Monsieur le colonel, murmura l'hôtelier désolé, il ne me reste de valides que les chevaux que vous voyez là, attelés au carrosse de la Poste.

— Dételle alors, commanda l'officier, et selle-moi le moins mauvais des quatre!

Au bruit du galop qui emportait M. Le Tellier,

les voyageurs mirent le nez à la fenêtre et virent s'éloigner, avec lui, l'espoir d'atteindre Châlons avant midi. Ils accablèrent l'hôtelier de reproches et de lamentations, auxquels le rusé compère joignit hypocritement les siennes. « Mais, ajoutait-il, le service du roi avant tout ! D'ailleurs, nous aurons des chevaux vers trois heures et je vous promets, pour midi, un dîner dont *vous vous lècherez les doigts jusqu'aux coudes*. »

A Châlons, le messenger royal se procura facilement l'équipage qui devait le conduire, par Troyes et Auxerre, jusqu'à Dijon, d'où il lui serait facile de gagner Lyon.

En montant dans sa chaise, il dit au maître de poste, qui s'empressait autour de lui :

— Vous avez eu hier une belle voyageuse, une grande dame de la cour ?

— Oui, répondit le maître de poste. Je ne sais qui elle est, ni pourquoi elle voyage, mais elle paraissait diablement pressée.

Une idée folle traversa l'esprit du jeune homme :

— N'allait-elle pas à Lyon ? demanda-t-il.

— A Lyon ! s'exclama le maître de poste, ce n'est guère la route ; non, non, elle allait à Strasbourg.

— Voilà un brave homme qui doit avoir une piètre idée de mes connaissances géographiques, se disait Le Tellier en s'abandonnant aux cahots de sa chaise ; mais que diantre la marquise, à peine de retour de son voyage, allait-elle si vite faire à Strasbourg ?

Un soupçon vague, indécis, traversa le cerveau du colonel ; il n'osa pas s'y arrêter... Qu'aurait-ce été s'il avait pu lire à travers l'épaisse enveloppe adressée à M. de Villeroy :

« Ordre à M. le gouverneur de Lyon de retenir en cette ville, jusqu'au reçu de nouvelles instructions, le sieur Louis-César Le Tellier, comte d'Estrées, colonel du régiment de Royal-dragons. »

Celle qui, en ce moment, occupait, sur la route de Lyon, le cœur plein de regrets de M. Le Tellier et, sur la route de Strasbourg, l'esprit aux visées ambitieuses de M^{me} de Prie, était une simple et douce jeune fille nommée Marie Leckzinska.

Depuis vingt-deux ans qu'elle était en ce monde, la vie n'avait eu pour elle que cruautés, misères, dangers de toutes sortes. Elle était âgée d'un an à peine quand son père, Stanislas Leckzinski, palatin de Posnanie, fut appelé au trône de Pologne par le libre choix des seigneurs de ce royaume.

Peu après, attaqué à l'improviste, dans sa capitale, par Auguste de Saxe, son compétiteur, Stanislas fut obligé d'abandonner nuitamment Var-

sovie et de chercher, dans la fuite, son salut et celui de sa famille.

Les fugitifs quittèrent le palais, suivis d'un petit nombre de serviteurs, et se dirigèrent vers le côté des remparts, quel'on supposait n'être point encore investi. Sur le point de s'aventurer au delà des portes, la reine Catherine-Charlotte Opalinska ne voulut laisser à personne le soin de porter sa fille en cet instant périlleux, et s'avança vers la nourrice pour la lui prendre des mains. Fondant en larmes, cette femme avoua que, prête à partir, elle avait déposé l'enfant dans une auge d'écurie, était rentrée au palais pour prendre une chaîne d'or qu'elle y avait oubliée et ne s'était plus occupée de la petite princesse, pensant qu'un autre serviteur s'en était chargé.

Stanislas fit asseoir tout son monde à l'ombre protectrice d'un massif de maçonnerie et retourna lui-même au palais, où il se glissa par une porte dérobée, sans avoir été aperçu, en dépit de sa taille, d'une hauteur extraordinaire, qui le désignait facilement à l'attention. A la lueur d'une lanterne d'écurie, il aperçut sa fille paisiblement endormie dans l'auge, la prit entre ses bras et la rapporta à sa mère.

Alors commença la vie errante qui devait être longtemps encore celle de cette royale famille.

Tantôt vainqueur, tantôt vaincu, sacré roi à Varsovie, plus tard exilé en Poméranie, et enfin dépouillé de ses Etats, trahi, ruiné, sans autre espoir *qu'en Dieu et en la France*, Stanislas se retira à Wissembourg, en Alsace, où le régent lui offrit un refuge. Auguste II, le nouveau roi de Pologne, s'en plaignit par la bouche de son ambassadeur.

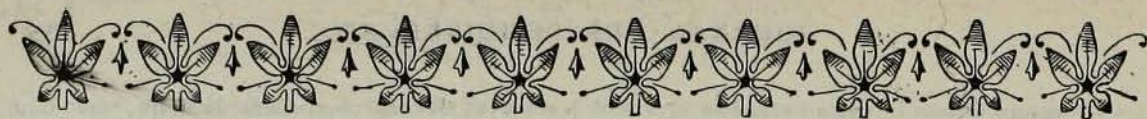
— Mandez au roi votre maître, lui répondit le régent, que la France a toujours été l'asile des rois malheureux !

Le séjour de la petite ville alsacienne fut, pendant quelque temps, comme une rafraîchissante oasis dans la vie tourmentée de cette royale famille. Grâce aux libéralités du régent, Stanislas put s'installer avec elle dans un antique hôtel richement meublé, laissé vacant par la mort de son propriétaire, et y mener un train de maison digne du rang que le sort lui avait enlevé. Les nobles de la ville et des environs se pressaient aux modestes réunions que le roi de Pologne égayait de son affable bonhomie, et la jeune princesse de sa bonne grâce et de sa jeune beauté.

CH. DE VITIS.

(La fin au prochain numéro.)





❖ Revue Musicale ❖

M. Carvalho. — Théâtres lyriques : Opéra : Les concerts du Conservatoire. — Opéra-Comique : La succession directoriale de M. Carvalho — Les grands concerts.



AVANT de passer en revue les faits principaux de cette dernière quinzaine, il nous faut jeter un coup d'œil sur la fin de 1897, attristée une fois encore par la mort subite de l'éminent directeur de l'Opéra-Comique, M. Léon Carvalho (29 décembre).

Tous les journaux, et plus spécialement les feuilles musicales, ont retracé la vie active, la laborieuse carrière de ce vaillant que rien ne pouvait abattre, de cet homme qui fut un grand artiste et resta sur la brèche pendant plus de quarante ans, montrant un égal courage dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Aussi, nous associons nos sincères regrets à ceux de la grande famille artistique dont il fut l'exemple et souvent le soutien, autant par son talent que par sa bonté et son énergie que seule cette mort imprévue a pu briser. Que tous ceux qui le pleurent soient consolés en pensant qu'il disparaît sur une victoire, et que sa dernière gloire sera de nous avoir initiés au récent chef-d'œuvre de Massenet auquel il aura consacré ses dernières forces.

La succession de M. Carvalho, enviée par de nombreux compétiteurs, est dévolue à M. Albert Carré, directeur du Vaudeville, qui s'adjoint M. Vizentini, comme directeur de la scène, et M. Henri Carvalho, comme secrétaire. On sait qu'à la fin de cette année, l'Opéra-Comique prendra possession de la salle du boulevard, reconstruite et dont on promet des merveilles. Nous y verrons sûrement se produire de belles œuvres nouvelles, auprès de ces chefs-d'œuvre d'une beauté immuable, qui attirent toujours le public et qu'il n'est jamais permis de laisser en oubli.

A l'Opéra, *Les Maîtres Chanteurs* poursuivent le cours de leur véritable triomphe, alternant avec les belles reprises des *Huguenots*, de *Roméo et Juliette*, de *Samson et Dalila*, avec *L'Étoile*. Quand paraîtront nos lignes, peut-être la question Caron sera-t-elle tranchée, — car il y a une question Caron, — au sujet du réengagement de la

célèbre tragédienne lyrique. Après une brillante rentrée dans *Sigurd*, et malgré son incontestable succès, M^{me} Caron ne put obtenir de MM. les directeurs le contrat régulier qui devait lui permettre de reprendre sa place à l'Opéra, ceux-ci alléguant que l'état de santé de la cantatrice, qui l'avait éloigné de la scène cet été, ne lui permettait plus de supporter les fatigues du théâtre. Mais MM. les abonnés n'entendent pas renoncer à leur unique tragédienne et une pétition circule : attendons le résultat.

Nous ne pouvons que jeter un rapide coup d'œil sur les grands concerts. On sait que la Société des Concerts du Conservatoire a transporté ses séances à l'Opéra. Certains auditeurs se montrent très satisfaits de cette métamorphose ; d'autres, au contraire, trouvent qu'ils ont perdu au change, que l'intimité n'existe plus entre les artistes et les auditeurs, n'existe plus comme dans la petite salle de la rue Bergère. La perfection de l'exécution reste la même, mais nombre d'intentions délicates, d'effets pianissimo, restent perdus dans ce vaste vaisseau et malgré la belle sonorité. Nous sommes de l'avis des plus sages qui pensent, avec raison, que dans des conditions si différentes d'acoustique et d'étendue, il faut laisser le temps aux artistes de l'orchestre et des chœurs de mesurer les distances, afin de se rendre compte de l'intensité de son qu'ils doivent produire pour arriver, dans la juste intention du compositeur, à l'oreille du public.

Au Châtelet, M. Colonne poursuit la glorieuse série des auditions de la *Damnation de Faust*, de Berlioz, avec le vaillant orchestre que l'on connaît.

Aux matinées du Nouveau-Théâtre, toujours même succès, avec plus de variété, et un orchestre qui plaît et attire le public. A la huitième séance, le programme était tout à fait séduisant : chant, clavecin, orchestre et musique de chambre ont été vivement applaudis. Dans cette dernière, M. Diémer a été vraiment triomphant avec le trio en *ut* majeur, de Haydn, pour piano, violon et violoncelle, et surtout dans l'admirable quintette pour piano et cordes, de Schumann. Le grand talent de M. Parent, et des autres partenaires, MM. Lummers, Monteux et Baretti, a été hautement apprécié.

Au Cirque des Champs-Élysées (Concert Lamoureux), la séance populaire, à prix réduits, a

été des plus intéressantes par la belle exécution de la *Symphonie Pastorale*, de Beethoven, une des plus exquises du maître, et par le grand succès de l'éminente pianiste, M^{me} Roger-Miclos, qui a obtenu les plus enthousiastes braves dans le *Concerto en ut mineur*, pour piano, de Beethoven, exécuté avec une maestria incomparable.

L'immense succès de notre grand maître, C.

Saint-Saëns, à Madrid, au théâtre, avec *Samson et Dalila*, comme à la cour de la reine, dans des œuvres inédites, est tellement phénoménal que, pour le raconter, nous devons attendre notre prochaine chronique, où l'espace nous sera moins limité.

MARIE LASSAVEUR.



Causerie de Quinzaine



Nous voici en plein Carnaval, mesdemoiselles ; la Folie secoue ses grelots, le domino met son loup de velours sur ses yeux rieurs, et les petites filles entre quinze et vingt ans comptent sur leurs doigts le nombre des fêtes auxquelles elles sont invitées. On a certainement raconté aux dites petites filles que ledit Carnaval est un païen ; quand j'avais votre âge, on

me le racontait aussi, et je n'en croyais pas un mot. Je le trouvais si gai, si aimable, si jeune d'allures ; je ne pouvais m'imaginer que ce fut un vieillard farouche descendu des forêts celtiques avec les légendes sanguinaires du culte druidique ou venu de Rome avec le Janus à deux faces et le Mercure ailé.

Eh bien, j'avais tort, et j'en conviens un peu tard, mais en toute sincérité. Devinez qui m'a convertie, qui m'a fait toucher du doigt cette vérité ? — C'est saint Eloy ! — Oui, le grand saint Eloy, celui du bon Dagobert. L'autre jour, je feuilletais, avec un profond respect, un vieux vieux bouquin, précieux comme un incunable, de ces livres que se disputent les savants, qu'ils se volent parfois, tant ils les aiment, et je tombai sur un sermon de l'évêque Eloy, avec des annotations si précises, des conjurations si ardentes, que je crus à toute la diabolique antiquité du bœuf gras, des hommes habillés en bêtes, des masques et du reste. A lire ces objurgations du

grand évêque de Noyon à ses ouailles récalcitrantes, on se prend à penser que l'humanité n'a guère changé depuis les premiers jours, et que les sermons de saint Ambroise, de saint Augustin et de saint Eloy, feraient encore bonne figure à Notre-Dame en l'an de grâce 1898.

Que de vieux usages ont persisté parmi nous en dépit des siècles, et qu'est-ce qui a dit que nous aimions le changement ? Que de dévotes d'aujourd'hui rougiraient en parcourant mon incunable : « Et estans à l'église, ne vous amusez à parler de vos négoce, encore moins de vos procès ou de querelles, ny aussi à vous entretenir de discours inutiles et devis fabuleux. »

Cependant, je conviens que parmi les recommandations de saint Eloy, il y en a quelques-unes qui n'auraient plus d'objet et ce ne sont pas les moins curieuses. « Qu'aucune femme ne réclame, en faisant sa toille ou sa teinture, la déesse Minerve ou aucune autre de ces fausses déités. »

« Que l'on ne soit encore si superstitieux, continue le saint prédicateur, que de faire des clameurs quand la lune s'obscurcit et perd sa lumière d'autant qu'à certains jours, elle éclypse. » Ceci est tout à fait d'actualité, mes chères lectrices, puisque nous avons eu ce spectacle nocturne il y a quelques semaines ; aux temps jadis d'ignorance et de superstition, on croyait que les éclipses étaient dues à des maladies du soleil ou de la lune, et on criait bien fort vers eux, dans l'espoir que cette marque de sympathie soulagerait leurs souffrances. Du reste, chez les peuples barbares, cela se pratique encore. J'ai vu dans ma petite enfance une éclipse totale du soleil, et les Arabes, surpris par le phénomène, se jetaient la face contre le sol en poussant des cris aigus ; les femmes tapaient sur leurs casseroles, les hommes sur leurs armes, et ceux qui n'avaient rien à leur portée frappaient des mains. Les poules, plus sages, allèrent se coucher.

En fait de superstitions et d'amulettes, en voici une toute nouvelle, c'est la pièce de 50 centimes qu'on vient de frapper à la Monnaie; elle fait prime, et ceux qui en possèdent une la cachent dans leur porte-monnaie, c'est un talisman. C'est aussi une œuvre d'art : la Semeuse qui, au soleil levant, lance son grain dans l'espace, est drapée dans des voiles transparents, d'un effet délicieux sur le métal; son fin profil se détache avec toute sa pureté; il n'y a qu'un reproche à faire, c'est que tout cela est trop fin, trop délicat pour une monnaie courante qui s'use rapidement; dans quelques mois, *maître* Roty ne retrouvera plus rien de son œuvre.

Avez-vous remarqué, mesdemoiselles, que maintenant il est de bon ton de dire *maître* le plus souvent possible à la place de monsieur. *Monsieur*, fi, que cela est bourgeois. *Maître* Roty, *maîtres* chanteurs, *maître* Wolfram, voilà qui est tout à fait bien. Cela vous donne tout de suite l'image de ces époques de la Renaissance, où les ateliers regorgeaient d'hommes de génie, de *maîtres*. On voit les salles enfumées, avec leurs fenêtres en ogives, aux vitraux éclatants; aux murs les chefs-d'œuvre d'orfèvreries, de poteries, les armes damasquinées, les aiguères ciselées et, derrière une porte entr'ouverte, une jeune fille curieuse et émue, cherchant à voir le travail... et le travailleur, le *maître* quelquefois, le plus souvent l'apprenti. Pourquoi donc ce qui tient au passé a-t-il tant de charme pour nous? Qui sait, peut-être qu'un jour, le camelot enroué, qui crie : « La lanterne franco-russe, brûle deux heures sans s'éteindre, 15 centimes », aura-t-il, pour les races futures, son parfum de poésie, sa saveur locale, qui fera pâmer d'aise et rêver d'antan les antiquaires chinois ou japonais qui, dit-on, doivent nous remplacer, d'après l'ordre admis par les savants sur la migration des races humaines.

On en parle beaucoup de nos successeurs, les hommes jaunes, depuis quelque temps, sans doute pour humilier notre superbe, et on les déclare très supérieurs à nous, parce que chez eux un parapluie paragon, tout soie, ce qu'il y a de mieux, coûte un franc cinquante, et une montre qui marche, trois francs. C'est vrai que ce n'est pas cher, mais n'y a-t-il donc que l'argent qui forme un peuple? n'y a-t-il pas ses traditions, son génie, son histoire, sa religion? Voyez-vous l'Europe gouvernée par des païens? c'est pour le

coup qu'on verrait revivre les superstitions et les « phantômes » contre lesquels luttait le grand Eloy.

J'ai eu, un jour, le plaisir de recevoir deux Japonais à ma table, ils étaient jeunes et fort gais, s'amusant de la nouveauté de nos usages; mais toute leur gaieté s'éteignit, lorsqu'on leur présenta le plat où reposaient des tranches de gigot roses dans un jus de sang qui nous faisait venir l'eau à la bouche. Ils se consultèrent des yeux, puis, l'aîné s'enhardit jusqu'à me prier de le dispenser de manger de la viande crue. Ce jour-là, mes deux hôtes pensèrent certainement que les sauvages, c'étaient nous. En partant, ils me laissèrent, comme petit souvenir de leur visite, une boîte de poudre dentifrice. Tout est dans l'intention.

Pendant que le continent jaune nous menace, par un juste retour des choses, nous envahissons le continent noir. Il y a quelque temps, des bruits sinistres circulaient au sujet de la mission Marchant. On parlait de massacre, de trahison, nous étions fort émus. Et voilà que le courrier de là-bas nous arrive au commencement de l'année et nous parle de campements sous les cocotiers, de hamacs près des ruisseaux jaseurs, d'horizons bleus, de marches triomphales à travers les plaines du Congo ou du Nil, Zemio, M'Brima, des noms qui valent un poème et que nos explorateurs redisent avec orgueil. Ils vont ainsi en avant, tantôt emportés par les eaux d'un des deux grands fleuves, tantôt au milieu des hautes herbes, chargés de leurs pirogues, se frayant un passage avec mille peines et fatigues. Mais partout où ils s'arrêtent, flotte aussitôt le drapeau français, et ils s'endorment joyeux sous la protection de ses couleurs. Dans quelques mois, nous les reverrons... peut-être, et alors, pour la famille, pour les amis, ce sera la vraie joie; car, enfin, les bananiers, les cascades du Congo, les boues fécondes du Nil, les aubergines de l'Oubanghi, c'est charmant; mais la maison close en hiver, avec son feu et le fauteuil près de la lampe, et le piano où la sœur chante, la bergère où l'aïeule sommeille, et le chat qui se hérissé parce que le chien a pris sa place, la bouillotte qui chante en attendant le thé, tout cela vaut peut-être mieux encore. Que les absents reviennent donc vite nous le dire.

C. DE LAMIRAUDIE.



Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie} 41, rue de la Victoire.